

La maison de mon voisin

J'habite dans un petit appartement que je loue depuis des années. Il est au deuxième étage, il n'y a pas beaucoup de lumière ; je m'y suis habitué. Je reste près des fenêtres assez souvent, je regarde au-dessus de l'immeuble d'en face et je peux apercevoir une partie du ciel. Parfois j'imagine que je vis dans un appartement très grand, presque vide, avec de très grandes ouvertures qui sont comme des trous directement dans le ciel. C'est comme ça que je me représente les espaces où habitent les très riches, à New York. Ils sont tellement hauts qu'ils sont de plain-pied dans le ciel. La seule chose qui leur fait de l'ombre ou qui barre leur horizon, ce sont des nuages. Ils flottent. Pour voir le reste des hommes, ils doivent regarder *vers le bas*.

Dans mon quartier, il y avait un terrain vague auquel je n'avais jamais fait attention. Une petite butte, avec ce que je pensais être les ruines d'une vieille maison. Un jour, je suis passé devant et j'ai remarqué que quelqu'un habitait dedans. Quelqu'un avait commencé à transformer les vieux murs décrépis, à mettre de nouvelles fenêtres, à refaire le toit. Tout le monde pouvait voir que cette maison n'était pas finie, qu'elle était très différente d'une maison conventionnelle. Elle avait quelque chose de bizarrement tranquille, mais on avait du mal à se représenter comment y habiter.

Je me suis arrêté pour la regarder un bon moment. J'étais surpris, je ne comprenais pas vraiment si c'était une maison. J'ai vu des cabanes et des palais, des huttes, des pavillons sinistres et semblables, des petites choses prêtes à habiter couvertes de crépi, avec une allée toute droite et un garage bien tenu ; j'ai vu des studios minuscules transformés en cabinets de curiosités ; j'ai dormi dans des chambres de bonne où on se

serrait à trois ou quatre et qui avaient les dimensions de l'univers. Mais je n'avais jamais vu une maison comme celle-là, à la fois inachevée, hospitalière, et mal fichue. Elle n'était pas grande : on aurait pu en faire le tour en une minute ; pas haute non plus : probablement que chaque étage était tout petit, ou alors il n'y en avait pas.

J'ai dû rester longtemps à la regarder, en me posant des questions. Les maisons m'intriguent, parce qu'elles disent la façon dont nous sommes sur terre. Les architectes et les bâtisseurs m'intriguent aussi, parce qu'ils fabriquent ces maisons, mais je m'en méfie, parce que je ne sais pas pourquoi ils le font.

J'ai entendu une voix qui m'a tiré de ma rêverie. Une tête dépassait d'une des fenêtres et me saluait. L'homme qui était là m'a fait signe d'entrer. On est forcément gêné de rentrer chez un inconnu. Mais il m'a mis à l'aise. Il m'a invité au salon. On a bu un verre. Enfin moi j'ai bu de l'eau, parce que je ne bois que de l'eau, et ça l'a fait sourire. On a parlé de choses banales, comme on le fait quand on ne se connaît pas. Puis j'ai regardé par la fenêtre, en même temps que lui. Il m'a dit qu'il cherchait à avoir le plus de lumière dans la pièce, et dans toute la maison, parce qu'elle n'était pas très grande, mais que l'essentiel dans son intérieur, c'était ce sentiment d'espace. J'ai dit que moi aussi, j'accordais beaucoup d'importance à ce sentiment. Que je regardais le ciel. J'ai ajouté que d'ailleurs, il pourrait déplacer ce meuble, là, ça agrandirait la perspective. J'ai dit ça comme ça, c'était logique. J'ai dit que si je comprenais bien comment il aménageait son salon, il ferait mieux de le mettre de l'autre côté. Il a regardé de l'autre côté. On a poussé le meuble pour voir. On s'est rassis. C'était plus grand. On y voyait plus grand.

Il m'a souri.

Je suis revenu boire de l'eau chez lui. Je suis un grand buveur d'eau. Une fois, il m'a demandé si je voulais l'aider à continuer l'aménagement de sa maison. On est montés à l'étage. On a visité toutes les pièces. On est allés au grenier.

Je ne sais pas vraiment faire grand-chose, je lui ai dit. Il m'a répondu que ce n'était pas grave, que lui savait, que d'autres pouvaient faire avec lui. Mais il a ajouté qu'il aimait vraiment mon regard. Il m'a dit qu'il voulait savoir comment je voyais les choses. Les fenêtres. La lumière. Les murs. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter de la plomberie ou de l'électricité. Il m'a proposé de finir l'aménagement avec lui.

On a choisi où mettre les cloisons qui manquaient.

On a changé les portes. Enfin moi j'en ai mis une, et puis il m'a dit qu'il finirait les autres. Il avait toujours d'autres copains qui passaient et qui faisaient les travaux avec lui. Mais j'ai remarqué qu'il ne discutait pas de la même façon avec eux. Bien sûr, il écoutait le charpentier qui venait poser un plancher avec nous, quand le charpentier expliquait ses contraintes du métier. Il n'aurait pas totalement contredit le plombier de profession qui était là pour un après-midi et qui soudait du cuivre avec grâce. Et gracieusement.

La maison avançait.

Il m'a dit que j'avais *le sens de la maison*. Qu'il voulait que je sois là quand il prenait les décisions pour l'aménagement. Que c'était important. J'ai accepté. Je n'avais jamais participé à la construction d'une maison. J'habite des espaces définis par d'autres ; je m'y conforme comme je peux.

On a pris l'habitude de se voir souvent pour parler de tout ça. On tombait vraiment d'accord et la maison bizarre semblait de plus en plus aboutie.

Le plus étrange pour moi, mais aussi le plus gratifiant, c'est quand j'étais invité avec d'autres personnes, et qu'on se mettait à parler de la baraque. Il y avait toujours des gens pour commenter, pour critiquer, parfois avec des mots durs. Il y a même eu un type qui a voulu changer la porte, presque de force. Lui il expliquait avec ses mots son sens de la maison. Parfois ça marchait bien, les gens autour hochaient la tête et tout le monde voyait comment la lumière rentrait, comment les espaces se dessinaient. Parfois ses mots sortaient dans le désordre, peut-être à cause de la fatigue, de la lassitude, d'avoir dit trop souvent la même chose. Ou parce qu'il ne savait pas bien dire. Moi, parfois, j'expliquais aussi, avec mes mots, qui sont d'autres mots, parce qu'il faut dire que je parle presque toujours avec les mots de l'autre. C'est que je suis traducteur. J'écoute les voix, j'écoute très fort, et je répète. On dirait que je pense, mais c'est juste que je répète en changeant un peu l'ordre, un peu les virgules, un peu les silences. Je suis un répéteur *pour* l'autre. Donc j'expliquais, parfois je parlais fort.

La maison avançait.

Elle n'était pas tout à fait finie, et on savait qu'elle ne le serait jamais. Il y avait quelque chose dans les fondations qui la rendait presque instable. Il avait construit à partir de ce qui était déjà là, et on ne pouvait pas revenir dessus. Il fallait faire avec.

Ça faisait longtemps qu'il habitait dans cette maison en chantier. Il m'a dit un jour qu'il voulait peindre les murs, pour faire comme si elle était finie. Il a dit ça, précisément. On continuerait à aménager, mais le

plus gros était fait. Il fallait l'habiter comme une maison normale. En fait, il ne l'a pas vraiment dit, mais il était très fatigué de toutes ces années de travail. Contrairement aux palais et aux maisons standardisées qu'on livre par dizaines, la sienne ne serait jamais finie. Elle tenait debout parce qu'il était toujours à l'ouvrage.

Il a dit qu'en peignant tous les murs, on marquait le coup. Quand on inviterait les gens, ils ne verraient plus un chantier. Ils verraient la maison. Mais j'ai fait remarquer que ça changerait beaucoup de choses, que tout le monde était habitué aux murs bruts, que les gens faisaient attention. Il m'a regardé d'un drôle d'air et il m'a dit qu'il voulait passer à autre chose. J'ai fait remarquer que d'après moi, le sens de la maison, c'était ce côté ouvertement inachevé. Il savait. Mais il dormait là, il mangeait là, il rêvait là ; il fallait donner l'air presque fini ou partir.

J'ai réfléchi avec lui. On a bu beaucoup d'eau. Le temps pressait.

J'ai fini par dire qu'on avait qu'à peindre, mais avec une peinture très claire. Suffisamment claire pour qu'on voie encore les murs, leurs défauts, leur côté biscornu. Si on met une peinture à peine plus sombre, je lui ai dit, les gens ne verront plus que ça. Ils regarderont toute la maison d'un autre oeil. Il m'a dit qu'il était d'accord. Il fallait surtout garder cet aspect-là.

On a pris des catalogues. On a regardé des nuancier. Avec des dessins, on s'est représenté les pièces. À la fin, on a choisi une couleur un peu jaune. Pas très jolie, mais très très pâle. La plupart des défauts seraient masqués. Les plus gros se verraient encore, mais c'était important, en fait. C'était ça que les invités devaient voir. C'était le sens de la maison.

On est allés ensemble au magasin, pour voir les prix, pour toucher les pots. Je sentais que c'était important qu'on fasse tout ça ensemble. Il avait l'air soulagé qu'on soit là, tous les deux. Dans le magasin, on a choisi tout le matériel. Lui et moi, on a regardé le couvercle des pots, et on s'est regardés : on n'était pas très heureux du choix, mais c'était le meilleur.

Le temps pressait.

Il m'a dit qu'il reviendrait le lendemain acheter tout ça, qu'il avait encore deux-trois questions à poser, à se poser. Il m'a dit qu'il allait organiser une grande réception, après la peinture. Qu'il inviterait tous les gens qu'il connaissait. Une belle réception, j'ai pensé.

Un peu avant la réception, la semaine suivante, je pensais beaucoup à la couleur, aux murs, à l'effet que ça aurait. Je me demandais si j'allais encore voir le ciel de la même façon à travers les fenêtres, quand tout serait peint. Je me demandais si je saurais encore déplacer un meuble. Je vivais l'inquiétude de la maison.

C'est là qu'il m'a envoyé un message, avec des photos. Il avait encore réfléchi, il avait parlé avec d'autres personnes, avec des spécialistes. Il avait acheté une autre couleur, beaucoup plus foncé. Un vert d'eau, assez opaque. Il avait fait des essais sur certains murs. Les défauts disparaissaient beaucoup plus. J'ai regardé le vert d'eau. J'ai pensé que je détestais cette couleur. Que je n'aurais jamais mis ça sur nos murs. Je lui ai écrit. Je lui ai même dit de prendre un rouge sombre, dans ce cas, d'y aller à fond, de tout recouvrir. Qu'il se sentirait enfin mieux. Il m'a dit non, ce sera ce vert-là. Plus sombre, plus recouvrant, il ne s'y reconnaîtrait plus. C'était le bon choix. Il allait pouvoir souffler un peu, pour un moment.

Je fixais les photos. Je n'arrivais pas à y croire. J'avais l'impression que c'était une autre maison. Et puis j'étais en colère, qu'il ait fini par décider sans moi. Il avait même envoyé l'invitation avec une des photos. Tout le monde pouvait voir ce que la maison allait devenir.

Il faut que j'y aille.

Que je le fasse changer d'avis.

Non, il faut que j'arrête d'aller chez lui.

Je ne reconnaitrais plus notre maison. Je serais perdu.

Pourquoi est-ce que j'ai passé tout ce temps à choisir la peinture, si pour finir il en met une autre ?

Je vais lui dire que ce n'est plus ma maison.

Je vais lui dire que je suis déçu.

Trahi.

J'ai commencé à traverser la rue, très remonté. Je me suis approché à toute vitesse de la porte. Et je me suis arrêté net, là où je l'avais vue pour la première fois. Je l'ai regardée de l'extérieur, comme la première fois. J'ai vu combien elle avait changée et combien elle était la même. J'ai vu les fenêtres qui faisaient tant de volume. J'ai vu les étages qu'on ne comprend pas du dehors. Les fenêtres, presque les mêmes. La porte, presque la même.

C'est là que ça m'a frappé. Ce n'était pas ma maison. C'était la sienne. Tout ce temps-là, j'avais écouté et compris, appris et répété, discuté et reformulé. Mais ça n'avait jamais été et ça ne serait jamais ma

maison. Je n'y étais pas entré pour y vivre. Je n'y dormais pas, je n'y rêvais pas.

Il fallait que je comprenne aussi comment les rêves changent. J'interprète, je traduis. Je ne possède pas. Les nuages des autres s'en vont de mes mains. Les rêves des autres, ce ne sont pas les miens. J'aide à les faire tenir dans le ciel.

J'ai poussé la porte, un peu brusquement. Il m'a regardé d'un air inquiet. Je crois qu'il s'attendait à ce que je parle fort. J'ai souri. Je lui ai demandé où étaient les pinceaux.